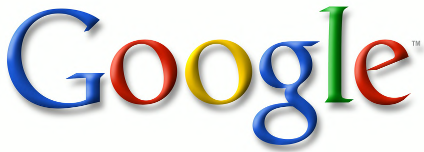



BERKELEY
LIBRARY



La Souffrance des Eaux

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME :

6 exemplaires sur papier de hollande.
600 exemplaires sur vélin.



EMMANUEL SIGNORET

(1898)

EMMANUEL SIGNORET

La Souffrance des Eaux

(PREMIÈRE PARTIE)

Suivie du Premier Livre des Sonnets
de trois Elégies et de cinq Poèmes

C'est toi, déesse, qui animes
Nos vers et les fais magnanimes
Pour les élever jusqu'aux cieux,
Et qui fais nos chants poétiques
Egaler les vers des antiques
Par un oser ingénieux.

RONSARD.

Avec un nouveau Portrait de l'Auteur



PARIS
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE
(SOCIÉTÉ ANONYME — LA PLUME)
31, rue Bonaparte, 31

1899

DU MÊME AUTEUR

(Même Librairie)

Vers Dorés, un vol. in-12 .... 3 »

Daphné, poèmes, précédés d'un portrait de l'auteur par *Alexandre Séon*, un vol. in-16 jésus 3.50

La Souffrance des Eaux, avec un nouveau portrait du poète, un vol. in-16 jésus .... 3 »

SOUS PRESSE

Jacinthus, poème philosophique en 12 chants.

A

ma femme tendrement aimée

EUGÉNIE SIGNORET.

Je confie à sa bouche
Tous mes chants immortels :
Muses ! sa sainte couche
Luit près de vos autels.

EMMANUEL SIGNORET.

Rome, Mai 1898.

Préface



PRÉFACE



ES *six poèmes de la* Souffrance des Eaux *furent récemment publiés par diverses Revues. Dès leur apparition ces poèmes soulevèrent dans la poitrine des jeunes hommes un violent enthousiasme. Mais sitôt que les* Elégies *et les* Sonnets *furent en lumière, une frénésie sympathique m'environna. Depuis plusieurs mois les lettres s'amoncellent. Bien que la* Souffrance des Eaux *ne soit point achevée, je dois me déterminer à livrer au public la partie qui en est écrite, en l'accompagnant de ces dernières œuvres qui firent bondir tant de cœurs et qui me concilièrent le suffrage des esprits les plus ombrageux.*

Les Vers Dorés *et* Daphné *avaient ému l'opinion et voici que, depuis ces livres, des événements extraordinaires se sont accomplis en moi.*

La lecture soudaine de Ronsard et de Gœthe me révéla la qualité de mes propres dons. Un océan de poésie enflait mon sein depuis l'enfance. Ces deux grands hommes m'aidèrent à constituer mon expression définitive, ils me fortifièrent en moi-même ; ils furent pour moi non point des modèles mais de vivaces et hautains exemples. Par eux ma pensée prit conscience de toute sa capacité créatrice, de sa jeunesse et de sa force ; ils chassèrent toute l'ombre de mon intelligence et ils en effacèrent toutes les rides. Leur lecture vivante et passionnée me délivra des erreurs que l'on m'avait imposées et de l'interprétation arbitraire et égoïste de plusieurs d'entre leurs tristes admirateurs.

A la même époque je visitai l'Italie. Deux années consumées sous son ciel et parmi ses divins édifices n'ont point encore satisfait ma curiosité et mon amour. Rome et Pise, Florence, Naples m'ont ouvert leurs trésors. L'Italie m'initia à la vie complète et supérieure. Là, j'ai pu contempler la genèse des forces et m'accoutumer à l'an-

tiquité de la vie. Chaque temple, chaque arc de triomphe imite et perpétue l'effort des hommes courbés ou des peuples qui se relèvent. Chaque colonne étend aux pieds du voyageur des amas de siècles avec son ombre. Chaque dalle cache une source des idées. Là, ma puissance expressive s'est développée jusqu'à la plénitude. J'ai pu enfin apprécier par moi-même comment pensaient et agissaient Cellini, Vinci, Michel-Ange, Titien et Raphaël. Et je me suis aperçu que je n'avais jamais pensé ni agi différemment. J'ai secoué le joug des traditions parasites, des rhétoriques imaginées pour affaiblir l'expression, de tout ce qui dénature et appauvrit l'invention. Dans la littérature contemporaine l'ignorance revêt deux formes : un dogmatisme restrictif par lequel certains hommes s'affirmeut et au nom duquel ils nient tout ce qu'ils ne comprennent pas ; une tolérance ironique et méfiante qui annihile la personnalité de ceux qu'elle atteint et dévore et qui ne saurait rien comprendre. Je hais et dédaigne ces deux états de presque tous mes contemporains. Aussi, jusqu'ici, ai-je à peu près vécu seul.

Je remercie les héros qui m'aidèrent dans le

travail de la construction immortelle de moi-même : Spinoza, Balzac, Taine, Nietzche et Renan. Ils m'ont poussé vers la lumière. Dans un Essai *sur l'*Italie, *sur* Ronsard *et sur* Gœthe *(1), je me ferai bientôt l'historien des grands événements intérieurs que je viens d'esquisser à peine. Cet* Essai *sera la véritable Préface de la* Souffrance des Eaux. *Ces quelques notes crayonnées sur les marches de la Loggia dei Lanzi, aux bords della Piazza della Signoria, à Florence, sont particulièrement destinées à des amis. Les Uffizi sont près de là avec leurs marbres, leurs statues d'airain et leurs toiles rayonnantes. A mes côtés se dresse le* Persée *de Benvenuto Cellini avec son Apollon, son Mercure et sa magnifique Minerve. Ah ! puissé-je faire pour ma douce patrie ce que tous ces maîtres firent pour la leur. Par les restes de l'antiquité, par eux et par Dante mes voyages en Italie furent pour moi une vraie naissance. Ils ont fait parler le marbre et l'airain. Par eux la couleur est devenue éloquente. Puissé-je rendre la langue française aussi expressive. Puissé-je*

(1) Voir le SAINT-GRAAL numéro 21. (Numéro 2 de la 4e série)

l'enrichir de traits aussi forts, aussi originaux et aussi impérissables !

Le nouvel homme est né en moi. Il a repensé toute mon œuvre passée. Il a trouvé sa substance poétique d'une telle richesse qu'il a voulu lui imposer les éternelles formes de la vie.

A travers les cités illustres, et les brillantes campagnes j'ai partout emporté dans ma pensée une œuvre en qui je voudrais amasser toutes les flammes mélodieuses de mon sang, toute la force de ma jeunesse. La création de Jacinthus *réjouit et tourmenta mon être dès mes plus tendres années. Presque enfant j'écrivis un* Jacinthus *en vers. Plus tard je traitai le même sujet en une prose qui fut jugée vigoureuse, opulente, éclatante et précise. Tout le monde connaît certains chapitres de* Jacinthus (1). *Enfin sur les bords du Tibre et de l'Arno, sur les plages d'argent de Naples, parmi cette lumière précieuse, sous*

---

(1) Le chapitre I, le *Hameau (aux Essais d'art libre)* ; le chapitre II, *Paroles sur la Montagne* (au *Mercure de France*) ; le chapitre XIX, le *Second Noël* (à la *Syrinx*, avec une belle *Ode à Emmanuel Signoret* de M. Paul Souchon ; le chapitre XXXIII, la *Messe d'or (à la Revue Sentimentale.)*

cet épais soleil, cette lune presque dorée et ces terrifiantes étoiles, ma conception de Jacinthus *s'est mûrie, modifiée et perfectionnée. Encore une fois, mais d'une manière définitive, j'ai choisi pour* Jacinthus *la langue des vers, comme étant seule capable d'exprimer l'intégrale vie du monde et de tracer le caractère gigantesque et pur de mon héros. Par un lent et sublime effort j'ai su élever ma pensée jusqu'à la forme immortelle et unique. Ce nouveau travail ne manquera pas de susciter des appréciateurs enthousiastes. Gœthe fit subir à son* Iphigénie *et à son* Torquato Tasso *des transformations presque aussi considérables.*

J'ai désappris pour jamais la restriction et la douleur. Ma conscience participe à la vie entière. J'ai rejeté toute méthode partielle. J'ai surpris les modes secrets d'expression de la nature elle-même.

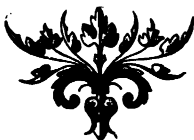
Cette nouvelle forme, simple, incorruptible et totale ne pourra être comprise que par ceux qu'une raison haute et saine rendra dignes de la comprendre.

J'achève en bénissant la vie et puisque l'on me demande, avant tout, des œuvres, je livre,

comme une nourriture d'harmonie, à la faim spirituelle des hommes qui sont assez nobles pour m'aimer, la Souffrance des Eaux, *les* Sonnets, *les* Elégies *et les* Poèmes..

EMMANUEL SIGNORET.

Florence, le 15 Juin 1898.



La Souffrance des Eaux

PREMIÈRE PARTIE



I

Chant d'un Matelot

A M. Mecislas Golberg.

Cercate dunque fonte più tranquillo ;
Che'l mio d'ogni licor sostene inopia,
Salvo di quel che lagrimando stillo.

PÉTRARQUE.

L'ÉPOUSE aux yeux de cygne est morte à ses fuseaux,
Le miroir des étangs, morne et vide, étincelle
Où la face des dieux luisait dans les roseaux:
— Printemps ! ton tablier d'or de tes larmes ruisselle.

Les lierres aux fruits noirs ont un parfum amer
Et la flûte s'épuise ainsi que l'eau s'écoule
— Les flancs de ma maison sont frappés par la houle,
La voile s'enfle aux vents dangereux de la mer.

Mon cœur battait d'amour pour les roses sauvages
Et tremblait au courroux des astres furieux :
En flots brûlants tombait mon âme de mes yeux
Et ce voile de pleurs me cachait les rivages.

Mais j'ai senti bondir mon pouls, comme les flots,
Mes flancs ont tressailli du tremblement des vagues.
— La Mer a des douleurs immortelles et vagues
Et devant ses effrois que sont mes vains sanglots !



J'épouse ta souffrance, ô Mer inconsolable :
Les larmes de la terre ont composé tes eaux...
— J'ai courbé des nefs d'or et de cèdre et d'érable
Et je pars en faisant des signes aux oiseaux !





II

Chant héroïque

Seul dans les ténèbres, il marcha vers la Mer blanchissante et il invoqua les dieux des mugissantes tempêtes...

PINDARE.

La violette aussi est noire et l'hyacinthe ; cependant, les premières, elles sont choisies pour les couronnes...

THÉOCRITE.

A M. Paul Souchon.

URORE ! je n'ai pas à t'arracher tes voiles
Et je ne ferai point jaillir l'eau du rocher.
— Pourtant je porte aux flancs des semences d'étoiles :
Tout un monde naissant sous mon front est caché.

Hagard, j'ai pris des vols d'éclairs dans mes mains jointes,
Des lierres d'or à mes cheveux sont mélangés
Et sur mon arc tremblent des flèches dont les pointes
Versent la mort aux flancs des hommes étrangers !

Un ciel naquit par moi plein d'étoiles vivantes —
Seul, comme un vin de feu, Soleil tu pénétras
Dans ma veine où roulaient de pâles épouvantes...
Et j'ai passé portant la Beauté dans mes bras !

Les forêts m'ont couvert d'ombrages prophétiques,
Mon cœur battit sous les écorces du bouleau,
La brise m'enseigna de sauvages cantiques
Et mon âme a souri dans mes yeux, près de l'eau.

Et les vieux dieux du feu m'ont répandu l'audace !..
Mon regard transforma tout ce qu'il a touché.
O vous tous tressaillez, car je suis d'une race
D'astres... Un monde en fleurs sous mon front est caché !

La tendresse des luths unie au son des brises
Fit héroïquement palpiter mes seins blancs ;
J'ai des paroles de candeur que m'ont apprises
Les myrtes douloureux et les lauriers tremblants.

On profana ma voix sur des luths adultères,
Comme un vent enflammé d'autres burent mon sang,
— Nul ne saurait tarir le cœur joyeux des terres
Et j ai versé la vie à grands flots, en passant !

Car la foudre est tombée et retentit aux bouches
De mes trompettes d'or où sonnent des effrois ;
La foudre qui blessa vos flancs, flûtes farouches,
Consume aussi le sceptre aux mains vaines des rois !

Négligeant une lutte où languit ma main forte
J'ai lancé sur les mers d'éblouissants vaisseaux.
Jésus ! ta croix de feu tombe au gouffre et j'apporte
Une lyre qui chante ainsi que les oiseaux.

L'illustre sang des dieux brille aux buissons de mûres :
L'éclat des fleurs illumine mon horizon :
— Enivrez les cieux bleus de vos profonds murmures
O vents spirituels de la sainte raison !

J'élèverai, comme un ciel se courbe, la Coupe !
La jeunesse des yeux de l'homme y resplendit.
— La lune, aigle d'argent, bat de l'aile à ma poupe,
— Le sourire du monde à mes lèvres grandit !



Quand ma nef passera près des plages obscures
A l'heure délicate où dorment les troupeaux,
Jetez aux vents des nuits, ô vierges, vos ceintures,
Sombres bergers, jetez au torrent vos pipeaux !

Et courez vers la vague où traînant l'aube grave
Le grand Vaisseau tonnant de musique s'accroît ;
— La mer engloutira la plage où dort l'esclave,
— Le fruit de vie est mûr dans les jardins du Roi...





III

Les Alcyons

A M. Camille Mauclair.

J'ai peur des souvenirs...
F. Vielé-Griffin.

I


O prêtresse élevant sous le laurier verdâtre
Une eau d'antiques pleurs dans le creux de tes mains,
Tes yeux sacrés feront resplendir mes chemins,
Tes mains couronneront de cèdre un jeune pâtre !

Mes cheveux s'étendront sur les vents : mes bras nus
S'en viendront secouer les colonnes du temple !...
Pour que s'élance aux cieux et renaisse plus ample
L'éclat des lampes d'or de l'antique Vénus.

II

Sur les prés scintillaient les larmes d'une race,
Mais le soleil dorait l'urne des lys séchés,
Les parfums des bouleaux rendaient ta gorge lasse
Et près des flots bénis, nous nous sommes couchés !

Ma barque emportera sous la lune marine
Ma ténébreuse sœur plus belle que les mers,
Les flots la jetteront souvent sur ma poitrine,
Ses deux lèvres boiront mes vieux sommeils amers !

III

Car ses beaux bras d'enfant ont une étreinte telle,
Ses mains ont soulevé tant de mes vains remords
Que tous mes souvenirs tomberont devant elle
De mon cœur, en silence, ainsi que des fruits morts.

Elle m'a réservé de si graves délices
Q'un chant de vagues sonne à mon luth en courroux ;
Ses cheveux sont des lys d'orage aux noirs calices,
Les roses du rivage ont baisé ses genoux !

IV

Et je la bercerai de tels chants sur la vague
Que les chênes sur la plage tressailleront :
Les vents des mers soulèveront sa tempe vague,
Les astres printaniers parfumeront son front.

Que le chant des oiseaux de mer a d'amertume !
Vas-tu sécher encore mes pleurs de tes cheveux ?
Quand tes mains ont flotté sur mon luth dans la brume
A mes tempes chantait tout le sang des aïeux !



IV

Chant de l'Homme de Vigie

A M. Henri Degron.

De la tige des dieux issu, fleur claire et forte,
Vers le soleil des morts mon calice est tourné ;
Si des mouches ont bu mon sang doré, qu'importe ?
Pour éclairer leur aile en deuil, j'ai rayonné.

Elles ont bu le sang de mes fraîches corolles,
Mais, des terres vers moi tant de sève a jailli,
Qu'on m'a vu resplendir sous un vol d'auréoles
Et que les vents des mers en passant m'ont cueilli.

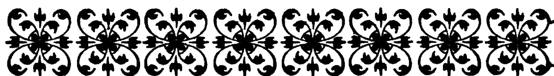
Les vents m'ont transplanté sur une haute roche.
Terrible, je domine et la vie et la mort !
La mer brille : quelqu'un d'invisible s'approche,
Et mon sein rouge éclate enflé de graines d'or.

L'éclat des astres-rois que la nuit douce enfante
Eveille en mes pollens des êtres inconnus.
Ma semence a volé sur la mer triomphante,
Voici, voici fleurir la nouvelle Vénus.

Lumière au sel des mers ! paix aux fleurs sur la terre !
Que les diamants bleus du grand ciel soient bénis !
L'homme a tant égorgé qu'il se meurt solitaire,
Ceux qui portaient le feu, l'homme les a bannis.

Que la foudre en grondant fasse trembler les formes !
Sous le grand vent qui crée, ô forêts, mugissez !
Et que des hommes purs, sous des chênes énormes,
Passent, tendant des lys vers leurs yeux abaissés.

Je suis la fleur de joie éclatante et féconde,
J'ai grandi sur un roc, loin des hommes amers ;
Le parfum de mon sein enivre, encens du monde,
Les vagues vivantes des mers !



V

Chant d'Amour

UE sous tes seins un cœur de gloire en toi bondisse,
Clair et s'enflant comme la lune sur les flots ;
Délivre-nous de toute ton ombre, Eurydice
Vers toi nos luths sont tout soulevés de sanglots !

Notre sœur souriante, hors des sombres demeures,
D'une robe de flamme environne tes flancs,
Délivre-nous du mal, délivre-nous des heures,
Porte-nous vers la tombe, ivres dans tes bras blancs.

Un sculpteur ténébreux en notre chair ébauche
La forme de ton songe, après les dieux déçus ;
Viens t'asseoir à jamais près des mers, sur la roche,
Aide-nous à renaître ô toi qui nous conçus !

Voici la triste rose et le grand lys qui garde
Le pur silence en lui des siècles de douleurs ;
Eurydice, Eurydice, Eurydice, regarde !
Nous tordons ta couronne à genoux dans les fleurs.





VI

Le Vaisseau

Le vaisseau parfumé de couronnes de roses
Et dont le flanc de cèdre au soleil resplendit
Sur la vague a glissé loin des plages moroses
Et sur la terre et sur la mer il est midi.

Sur les forêts d'ormeaux brillants et sur les sables
Il est midi ! le vaisseau craque et tremble aux vents
Et l'homme tend ses bras aux cieux impérissables
Et la terre est vivante et les cieux sonts vivants !

On tend la voile d'or, son ombre est rayonnante ;
Au loin les chênes noirs et les verts citronniers
Décroissent sur la rive et la vague tonnante
Découpe, à son fracas, le chant des nautonniers :

« Adieu lacs blanchissants, chênes, torrents, vallées,
« Antres pleins de ruisseaux et fermés de rochers !
« Nous montons sur les mers par les brouillards voilées
« Car la terre est sans fruits, car les dieux sont cachés.

« Tu partis d'Orient, lumière ; le grand âge
« Tant tu bus d'océans, tant tu gravis de monts,
« O lumière ! a flétri ton éclatant visage ;
« Nous ne te voyons plus, lumière, et nous t'aimons.

« En ancres nous avons courbé le fer des coutres,
« Le vieux vent des sillons dans la voile a soufflé,
« Nous avons emporté les sources dans des outres,
« Du blé de neuf moissons le vaisseau s'est enflé.

« Là-bas l'autre soleil se forme aux cieux fertiles,
« Entre nos bras nerveux nous le ramènerons,
« Sur les îles des mers nous sèmerons des villes
« Au tonnerre des luths et des fougueux clairons ! »

La proue est un massif de roses ; sur la poupe
Ces hommes qui portaient dans leurs cœurs le destin
Mangèrent, le soleil se coucha dans leur coupe,
Le sommeil les raidit sculptés sur le festin.

Seul le pilote veille et Diane éclatante
Dont le beau char d'argent fend les nocturnes airs
Guide, étendant sur eux sa torche palpitante,
L'équipage endormi qui flotte sur les mers.



Le Premier Livre des Sonnets



I

Invovation

DÈS longtemps sur le luth j'exerce
Mes doigts, sur tous, les mieux instruits :
Qu'une nouvelle mer me berce
Sur des vaisseaux par moi construits.

Ma hache brillante renverse
Un pin couronné de ses fruits
Qui coupe le ciel et qui verse
Des torrents d'ombres et de bruits.

Qu'en ses flancs je taille ma barque !
Après Ronsard, après Pétrarque
Légers sonnets emportez-moi !

Jusqu'à ce qu'en l'or des trompettes,
Faisant trembler les cieux d'effroi,
Ma bouche souffle des tempêtes !

Rome, Mai 1898.





II

Au Tombeau de Virgile

Les Muses aux beaux yeux l'ont ici déposé
Nourrissant de leurs pleurs l'amertume des menthes
Et le peuple guerrier des abeilles fumantes
A, du pollen poudreux, un beau miel composé.

Il enfla d'un zéphyr sur des fleurs reposé
Tes sonores pipeaux, Nymphes aux ondes aimantes!
Il chanta les raisins, puis souffla des tourmentes
Dans l'airain des combats par sa force brisé.

Près des brillantes mers sa haute cclonnade
Resplendit ; et parfois, la nuit, une Naïade
Sous l'oranger fleuri coupe l'onde en nageant,

Saute à terre aux clartés de la lune sauvage,
Et courant au tombeau, cueille sur le rivage
Cet arbre où l'or mûrit entre des fleurs d'argent.

Naples, Mai 1898.





III

Le Massacre des Mers et les Vendanges matinales

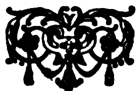
IRAIN noir, la cuve des mers
Tonne, crépite, écume et fume ;
Aux bords toute forêt s'allume
Tout brûle : arbres, pierres et chairs.

L'amas des nuages amers
Frappe la lune qu'il consume :
Vulcain furieux, sur l'enclume,
Forge et sculpte un autre univers.

Mais l'orient s'ouvre et nous venge :
Le soleil foule la vendange,
Vulcain fuit sous les monts voisins.

La mer de pampres se couronne,
Ses flots écument de raisins,
Le vin nouveau brille et bouillonne.

Castellamare, Mai 1898.





IV

Nouvelle Statue de Minerve

A la mémoire de Phidias
Je dédie
Ces simples paroles.
E. S.

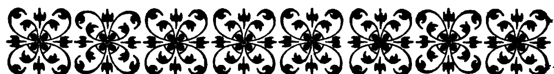
VIERGE au casque doré, jeune et fière Minerve,
Dans ton beau sein guerrier tu formas mon esprit,
Ton cœur bondit en moi, sa force me conserve
Et l'azur de ton œil m'éclaire et me nourrit.

Si la mer bat ma nef, si l'insensé m'observe
Ton œil les déconcerte et leur rage périt.
Contre l'onde des temps que ta vertu préserve
Ces sonnets, nef pieuse où l'olivier fleurit.

Vierge aux yeux bleus, mon sang s'embrase à ta doctrine
Je te porte partout couchée en ma poitrine
Mes chants gardent en eux tes trésors radieux.

J'ai, pour venger ta loi que maint rhéteur transgresse,
Dans un vers simple et pur comme un marbre de Grèce,
Vierge, sculpté ta bouche et ton front et tes yeux.





Averse de Mai

V

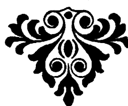
Les demeures du jour s'écroulent ; leurs décombres
Fument sur la montagne. Ah ! quel affreux tison
Transforme en blocs cendreux de nuages et d'ombres,
Les temples d'or léger où riait la saison.

Bientôt sur les ormeaux, les rochers, les mers sombres.
Sur la prairie en fête et la blanche maison
Pluie ! on entend sonner ta lyre aux riches nombres
Dont les cordes sans fin traînent sur l'horizon.

Mais soudain sur ton char aux rayonnantes roues
Tu t'élances, soleil, tu bondis, tu secoues,
De tes flambeaux mortels la frayeur et l'amour.

Tes coursiers, de la pluie ont gonflé leurs poitrines ;
Toi, le laurier au front, de tes mains purpurines,
Riant, tu rebâtis les demeures du jour.

Gênes, Mai 1898.





VI

Lançon

Dans tes prés Cythérée, avec la rose, coupe
L'hyacinthe de pourpre et le lis blanchissant :
La lumière t'enivre, ô Lançon, et le groupe
De tes maisons couronne un mont resplendissant.

Sous tes ormeaux fleuris, j'ai rencontré la troupe
Des Bacchantes, aux sons des flûtes, bondissant.
A ton chaste horizon la mer brille en sa coupe
De rochers où, le soir, l'astre épuisé descend.

Toi de mes hauts destins berceau mystérieux,
Tes murs furent jadis bâtis des mains des dieux,
Dante enfla de soupirs les vents de tes vallées.

Comme lui, par Phébus instruit dans l'art des vers
Je chanterai sa flamme égale en tes hivers
Et les clartés d'argent de tes nuits étoilées.





VII

Temple à la Splendeur

LANÇON, je veux bâtir sur ta colline austère
Un temple à la splendeur ; tes vallons d'églantiers
Y porteront le flot des peuples de la terre
Et ses flancs contiendront les peuples tout entiers.

Ses hauts toits d'or perdus dans le ciel solitaire
Jetteront des torrents de flamme à tes sentiers :
J'ai taillé dans le marbre, instruit d'un vieux mystère,
Sa blanche colonnade aux chapiteaux altiers.

Sur l'autel le soleil trônera dans sa gloire
Là le saint vendangeur tordra la grappe noire,
Le moissonneur aux vents lancera la moisson.

Phidias te chanta, Sagesse, un chant de pierre :
Des paroles de vie harmonieux maçon,
Moi, Splendeur, j'ai construit ton sacré sanctuaire.





VIII

Les Oliviers

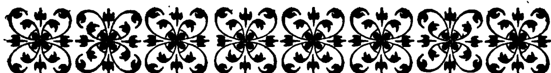
L'AILE en fureur, l'hiver sur les monts vole et vente,
Du sang glacé des fleurs se paissent les janviers :
Votre pleine verdure étincelle vivante,
Vous, oliviers que j'aime, oliviers, oliviers !

Votre être fortuné c'est Pallas qui l'enfante,
Sa mamelle est d'argent, jadis vous y buviez ;
Vos fruits broyés trempaient de flamme et d'épouvante
Les muscles des lutteurs par les dieux enviés.

Les siècles garderont ma voix, et d'âge en âge
Mon front resplendira sous un triple feuillage ;
Car à mes beaux lauriers, à mes myrtes nouveaux,

Vous dont le sang nourrit un peuple ardent de lampes,
Sacrés oliviers d'or, vous joignez vos rameaux
Pour courber la couronne immortelle à mes tempes.





IX

La Cigale

O toi qui te nourris de la rosée épaisse
Cigale aux tendres yeux qui, collée au rocher,
Près des brûlantes mers chantes, chantes sans cesse
Quand on voit fumer l'onde et les moissons sécher.

Pour qu'aux étés futurs ton chant plus pur renaisse
Dans les pins résineux, mère, tu vas cacher
Tes œufs mélodieux, semence de tendresse,
Puis le soleil qui t'aime allume ton bûcher.

Vous qui buvez l'Arno, le brillant Rhône et vous
Dans l'or divin des mers vous mirant à genoux
Naples, Pise éclatante, Avignon, Florence, Arles

O Latins ! des vieux chants surmontez les clartés !
Cigale et toi nourris le cœur de ces cités
Du langage immortel qu'avec tant d'art tu parles.

Pise, Mai 1898.





X

Chant d'ivresse

LES premiers lilas
Brillent de rosée,
Mais hélas ! hélas !
J'ai l'âme épuisée,

Les flambeaux sont las,
La coupe est brisée
Tu me consolas
D'un chant d'épousée.

Ta tresse est si noire,
Ton cœur si puissant
Ah ! je voudrais boire,

Pâle, et m'affaissant,
A tes amours neuves
Comme on boit aux fleuves.





XI

Hymne sur le Luth

Ce qui fait tressaillir l'homme est le meilleur de l'homme.

GŒTHE.

COLBERG, la rose née au vallon de Tempé
De sa douce lumière empourprera tes tempes ;
Pour toi le luth français j'ai savamment frappé,
Car Pallas composa le beau feu de tes lampes.

C'est aux flots d'Hippocrène, ô Souchon, que tu trempes
Tes purs pinceaux, et toi d'Uranie occupé,
Calixte Toesca, tu t'accoudes aux rampes
Du saint mont où le chœur des sphères est groupé.

J'ai fait bondir d'amour des cœurs indifférents
De mes terribles mains j'ai sculpté des torrents,
Le sincère Apollon est debout dans ma barque,

L'ode me dut la vie : au langage épuisé,
Muses, poitrines d'or ! j'ai par vous infusé
L'abondante douceur de l'antique Pétrarque.





XII

Les Muses et l'étoile de Vénus descendent pour délivrer le poète environné malgré lui et écrasé par les ténèbres d'une cathédrale gothique.

O Muses, mes neuf sœurs ! dans un temple sauvage,
Lourds feuillages de pierre et qu'un vain artisan,
Comme un bûcheron noir, la hache au poing, ravage
Un hêtre d'or, blessa de son ciseau pesant,

Futaie où des hauts troncs ouverts jusqu'au rivage
Du Styx la sève tombe en un fleuve cuisant ;
Courbé sous un tragique et divin esclavage,
Je tournais vers l'aurore un œil agonisant.

Frappant la lyre et tourbillonnant dans l'aurore
Vous m'appeliez d'un timbre éclatant, Terpsichore,
Calliope, Clio, Polymnie, Erato,

Uranie et Thalie, Euterpe, Melpomène !
Vous chantiez et Cypris, belle étoile là-haut,
Descendait en mes bras sous sa figure humaine.





XIII

Azur

A M. Hugues Rebell.

TENDRES rubans, amas de ganses innocentes
Ornant d'aimable azur mes beaux cheveux d'enfant
Qui coulaient de vos nœuds en boucles bondissantes
Comme un torrent doré hors du rocher qu'il fend.

Vous surmontez du feu de vos clartés décentes
L'azur limpide et fier du grand ciel triomphant
Et la sérénité des mers resplendissantes
Et l'œil bleu de Pallas qu'un sombre cil défend.

La pourpre, le safran et l'argent des étoiles
Dans mes vers ont coulé de tes puissantes toiles
Toi des hautes couleurs chantre énergique et pur!

Je veux élargissant, Titien! ton exemple,
Emplir, teindre, inonder d'un immortel azur
Ce beau sonnet de marbre éclatant comme un temple.





XIV

Chant en l'honneur des Lilas nouveaux

A M. Paul Claudel.

ÉLANGE à tes cheveux les grappes opulentes
Du lilas que Phébus de ses feux a formé ;
Entre les lis d'argent et les roses brillantes
Il surgit, ornement du pompeux mois de mai.

Fleur de cristal limpide entre toutes les plantes
Sur le luth immortel qu'il soit enfin nommé !
Descends du haut des cieux, ô pluie, aux vagues lentes
De ta force nourris l'arbuste bien-aimé...

Qu'il croisse aux sons profonds de mes cordes guerrières,
Qu'il élève dans l'air une cité de fleurs :
Thèbes aux sons du luth vit s'amasser ses pierres.

Qu'il parfume de paix le vallon des douleurs !
D'un cercle d'urnes d'or qu'il ceigne vos visages
Avec la rose, ô dieux ! et le myrte des sages.





XV

Chant nuptial

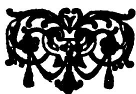
21 Août 1897.

MASSEZ, ô vaisseaux ! amassez sur les îles
Les fleurs dont tout un bois se couronne, et le miel
Qui brille aux maisons d'or des abeilles agiles,
Et des pressoirs fumants le vin substantiel.

O Muses ! enlacez à vos cheveux dociles
La fleur des citronniers ; qu'un myrte sur l'autel
Jusqu'à Jupiter monte, et vous lauriers fertiles
Que j'ai créés, formez un lien immortel.

Dans ta couche enivrante où je pourrai dormir,
Comme un astre enfanté naîtra tout l'avenir,
Mère du siècle heureux, ô déesse, déesse !

Mélangés, nous saurons, tels deux sculpteurs fougueux,
La lèvre enthousiaste et l'œil fou de jeunesse
Tailler dans les baisers l'éclatant corps des dieux !





XVI

A Eugénie

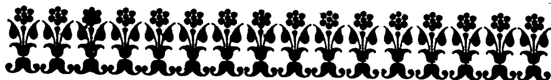
Ce soir, en écoutant les vagues gémissantes
Sur ta couche où mes sœurs les Muses à l'œil pur
Tendant sur ton sommeil leurs ailes rougissantes
Du feu de leurs pensers nourrissent l'être obscur,

J'ai rêvé de courber des nefs retentissantes
Fendant l'onde du temps d'un éclair prompt et sûr :
Sur ma poitrine plane un luth aux voix puissantes,
Comme un aigle endormi sur le sein de l'azur.

Une île sur nos mers s'étend, Délos nouvelle :
Sur cette île un palmier somptueux étincelle,
Son autel de rochers par la vague est lavé.

Là tu fus par Phébus à mon sang même unie,
Toi dont les mains, calmant les mers, ont soulevé,
Sur mon luth, des torrents bondissants d'harmonie.





XVII

Vase antique

Ces sonnets sont un vase antique
Par la main des Heures sculpté :
Mélodieux et sympathique
Il luit pour l'immortalité.

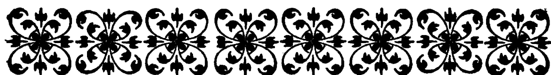
A chaque anse un corps athlétique
Brille en sa pure nudité
Et dans son ventre d'or plastique
Un monde neuf semble porté.

L'or forme sa brillante écorce,
Le fougueux soleil dans sa force
Contre lui brise tous ses dards.

Dans ses flancs la vendange tonne,
Mai l'emplit de fleurs, et l'automne
Le couvre de ses étendards.

Rome, Mai 1898.





XVIII

Lévriers de Sparte

'ÉPAIS soleil de Sparte embrase dans la plaine
Ta vague rouge, ô mer des hauts sainfoins fleuris,
Sur leurs pointes le vent se berce avec des cris
Et la pourpre des fleurs luit dans sa force pleine.

Sur ce tapis, couleur du sang troyen, Hélène,
Fléchit et s'agenouille aux baisers de Pâris :
D'or, de marbre et d'airain leurs feux seront nourris :
Ilion déjà tremble et croule à leur haleine.

Là-bas de noirs lauriers couvrent l'Eurotas bleu,
Près d'eux, comme du sang qui fume dans du feu,
Dans les sainfoins vermeils un coquelicot bouge

Et pour boire ce sang qui rayonne à midi
Vers la mer des sainfoins roulant sa vague rouge
Des lévriers plus blancs que les lis ont bondi.





XIV

Sacrifice au Printemps

A M. Edward Sansot-Orland

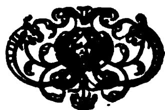
Je veux boire au brûlant calice
L'harmonie et la vérité:
Pour les temples d'or de l'été
Je quitte ton blanc édifice.

Ta brise en mes vers coule et glisse,
Par toi mon sein est habité,
O Printemps ! Printemps regretté
Reçois encor ce sacrifice.

Sur ton autel mélodieux
Toi le plus délicat des dieux,
Toi dont j'éternisai les charmes,

Reçois, avec ces passereaux,
Ces cerises, ces thyms nouveaux,
Et cette urne pleine de larmes.

Florence, Juin 1898.





XX

Envoi
Du premier Livre des Sonnets
à
M. André Gide

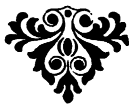
Ce sont vos fruits, ô Muses,
C'est l'aigle et son aiglon,
Ce sont brises confuses
Par le sacré vallon.

Dans la nuée infuses
Tes foudres, Apollon !
Qui jamais ne refuses
Ma bouche à l'aquilon.

La fontaine au beau ventre
Tonne et luit dans son antre,
Gide, et j'ai pris sa voix :

Dans ma coupe parlante
C'est son onde opulente,
Son esprit que tu bois.

Ile d'Ischia, Mai 1898.



Les Elégies



Elégie I

MERS ! la nef douloureuse aux sombres voiles d'or
Sur vos vagues glissant emporta loin du bord
La déesse aux beaux yeux de ses cheveux voilée :
Des échos de mon cœur a tremblé la vallée.
J'ai faim et soif sur mes sommets étincelants ;
Celle qui fut l'aurore élevant ses bras blancs
Ne me tend plus ses purs calices de rosée,
La statue aux yeux d'or de l'aurore est brisée,
Sur l'ivoire du luth ruisselle un lierre amer,
Le front taché de sang la lune est sur la mer,
Le pain ne fleurit plus sur les blés pour ma table,
L'eau coule et n'inscrit plus ses formes sur le sable :
Je suis le chêne en fleurs dont la force a ployé,
Tout le ciel sur moi croule et je meurs foudroyé.



Elégie II

Au cimetière de Tivoli.

La colonnade en marbre éclate sur le ciel :
Sur les cyprès fleuris puisant un sombre miel
Erre un troupeau léger d'abeilles rougissantes,
La source à la clarté joint ses ondes naissantes,
Où maint spectre s'assied d'eau vivante abreuvé.
Quand l'astre couronné de lis sera levé,
Diane aux voiles blancs, l'œil clos sous sa couronne,
Que la brise du fleuve en grondant t'environne !
Nous mettrons aux bergers des flambeaux dans les mains,
Nous leur dirons : « Versez, par torrents, aux chemins
La lumière opulente ! Assez d'âmes sont mortes !...
De la maison sans joie allez ! brisez les portes !
L'œil de l'homme a du ciel les charmantes couleurs,
Les membres parfumés des enfants sont des fleurs
Où, du pollen des dieux, l'homme vrai fructifie
Des sépulcres brisés jaillit l'aube de vie !. »



Elégie III

O toi, belle lumière en nos sombres prisons !
Toi dont l'œil tour à tour a l'éclat des saisons,
Couleur d'or printanier, couleur de fruits d'automne,
Livide et gracieux comme un été qui tonne
Foudroyant les rameaux d'un orage de fleurs,
Comme un hiver de neige enflé, tout blanc de pleurs !
Par les vivantes eaux roulant au fond du gouffre
A l'immense contact de l'univers qui souffre
Tu rendis tout ton corps sensible, bloc pieux,
Immortel marbre humain où vont vivre les dieux !
L'harmonie à ton nom coule à flot de mes flûtes,
Les torrents ébranlant les déserts de leur chûte
En font gronder l'or pur des clairons assoupis.
Par ces roses en gerbe et ces bouquets d'épis
Je viens te consacrer mes bosquets solitaires,
Ma plaine à pleins sillons roulant le sang des terres
Toi, tendre fleur des ceps, force et saveur du pain !
Je viens te consacrer par ces rameaux de pin
Les monts, pour qu'à jamais sur leurs sommets tu vives
Et la mer avec tous les temples de ses rives.

Rome, Octobre 1896.

Les Poèmes



I

Chant pour l'Amante

> Deux amants sont un peuple assemblé.
>
> GŒTHE.

VIERGE aux pieds blancs posés sur l'éternelle cime,
Jadis la fleur du hêtre embauma ton flanc pur,
Reçois, toi qui guidas mes vaisseaux sur l'abîme,
L'offrande d'ambroisie en des coupes d'azur !

Jadis j'ai vu briller plus que la chair des femmes
Tes épaules d'argent sous nos soleils amers :
Tu visites mon cœur, vierge, élevant des flammes
Comme au creux de tes mains tu portas l'eau des mers !

C'est l'heure de rosée et l'astre est sur la plaine :
Entends les bûcherons chanter dans la forêt !
Tous les blés sont en fleurs ; mais mon âme est trop pleine :
Une face du monde en tes traits m'apparaît.

Aux bois, l'astre triomphe : il fait fumer les sèves,
Sois-moi l'ombre des lys, douce au cœur des bannis ;
Toi dont le pas sonnait sur le sable des grèves ;
Et qui portais des fleurs, des essaims et des nids !

Le feu gonfle le flanc des terres, et, sonore,
Tressaille en jets de fleurs hors du rosier brûlant.
Ne regrettes-tu pas les blancheurs de l'aurore ?
— Sous les feuillages gît le troupeau somnolent. —

Sur le volcan cendreux une flamme s'élance,
Le pâle coudrier près des laves grandit,
L'ormeau mélancolique au zéphyr se balance,
Au loin la mer silencieuse resplendit !

Le feu ! voici le feu ! le grand soleil s'effondre.
Les astres sur la mer montent et sur ses bords
Un peuple de bergers lève pour leur répondre,
Des flambeaux rayonnants sur la cendre des morts.

D'un laurier radieux j'illustrerai tes tempes :
Vierge ! ton cœur est doux comme un soleil levant.
Lorsque l'aube d'été fera pâlir les lampes,
Sur mon luth douloureux mets tes mains en rêvant.

O toi ! dont le sourire alimente mon songe,
Il est une montagne aux deux vallons secrets.
— Dans les flots de la mer que le soleil se plonge
Ou qu'en ses voiles blancs l'aube coure aux forêts.

Marchons vers la montagne où des flammes plus amples
Brûlent sur un parvis qui luit à ses sommets :
Je te constituerai la Vestale des temples,
Mes trépieds d'or vivant sont sculptés pour jamais !





II

Chant pour Prométhée

O ma mère ! O mon culte ! Vous voyez que je souffre pour la justice !

ESCHYLE — PROMÉTHÉE.

O père des clartés, des arts et des présages !
Qui formas de doux sucs pour assoupir nos maux,
Un mont noir et frappé du choc des mers sauvages
A nourri de ton sang les vents et les oiseaux !

Toi qui vins à Lemnos ravir aux forges saintes
Pour animer tes blocs sculptés dans les limons,
Des flammes que les vents de l'Olympe ont éteintes,
Surgis : la lyre éclate aux sommets de tes monts !

Sa voix d'Océanide a le frisson des ormes.
Ah ! pour ton cœur gonflé le printemps fut trop peu :
Tu voulus devancer l'ordre éternel des formes
Et pour mûrir les fruits tu pris la foudre au dieu.

Mais qu'aujourd'hui ton corps desséché sur les cimes
Refleurisse ; descends de tes monts, il est temps,
L'été brillant du monde a des moissons sublimes
Et des vins dont la force enivre les Titans !

Ton vautour succomba sous les flèches d'Alcide.
Viens : le laurier fleurit, le ciel est sans courroux,
Les dieux moins grands que toi sont morts : l'Olympe est vide !
— Seuls Bacchus pampré d'or et l'œil toujours humide,
Et Minerve aux yeux bleus t'attendent parmi nous !...





III

Chant d'amour d'un Brigand Latin

A M. Paul Valéry.

Siècle à siècle, Apollon sculpte la brute informe
Du sang noir des lions tire un dieu radieux :
Je veux, par Apollon, élever l'homme énorme
A la simplicité des dieux mélodieux.

E. S.

SOMBRE vierge aux tresses brillantes,
Sur la treille, à midi, la cigale a chanté :
Les roses mûriront dans tes mains bataillantes,
Sur ton front empourpré va s'éveiller l'été.

Sois pour moi la face inconnue,
La vie est pauvre, hélas ! mais tes yeux éclatants,
Comme souffre la foudre énorme dans la nue,
Verseront l'harmonie à nos luths palpitants.

Je ne te connais pas et ne veux te connaître,
Farouche je mordrai ta chair comme un bourreau,
La colère est ta vie, elle m'a donné l'être,
La corne d'or sanglant luit au front du taureau.

Et je t'écraserai comme une grappe mûre,
Car moi j'aime comme on se venge ; tes baisers
Comme un fleuve de pleurs et de sang qui murmure
Chanteront : « Je suis fait de tous les cœurs brisés ! »

Enfin qu'en un beau soir, lune où tu nous convies,
Tu dépouilles ta chair et la jettes en moi ;
Qu'après avoir pleuré tout ton sang tu souries, —
— Que de tes flancs descende une race d'effroi !



IV

Prière à Vénus

A M. Félix Féneon.

Debout sous les colonnades d'un temple, sur le rivage, Mirzaël est si prodigieusement ému par la vie qu'il craint de défaillir. Alors il se tourne à demi vers les forêts et vers la mer. Il a vu Vénus :

Si je devais mourir quand, ô déesse blanche,
Luisent au fond des bois les flambeaux du printemps,
Quand le beau fleuve d'or de tes cheveux s'épanche,
O Vénus et ruisselle en tes bras éclatants ;
Quand l'ardeur de ton sein fait refleurir les chênes,

Quand ton œil pur lançant la foudre aux noirs rochers
Embrase la semence aux sillons et les veines
Des hommes, quand ta bouche aux lauriers desséchés
Ressouffle leur couleur, ravive les prairies
Et verse sur les mers la tempête aux nochers ;
Quand la colombe éclot près des roses fleuries,
Quand le sein des figuiers s'enfle d'un lait nouveau,
Quand sur ses œufs d'azur, de pourpre et d'or, l'oiseau
Gémit vers tes autels, ô déesse ô ma mère,
O ma future épouse et la sœur de mes vœux !
Si je devais du Styx boire la vague amère
Onde qui n'a d'été ni de printemps, je veux
Resplendissant poëte à qui souvent ta lèvre
Parla, m'envelopper encore de tes cheveux !

. . . .
. . . .

Naples, Avril 1897.





Chant d'Allégresse à la Louange d'Apollon

A M. Calixte Toesca.

C'EST l'éclatant archer aux paupières de marbre :
Ses flèches d'or du ciel couvrent toute l'ampleur !
Des forêts il s'empare, il blesse l'onde et l'arbre
Et chacun de ses traits fait jaillir une fleur.
L'œil courroucé, frappant les monts d'un pied terrible
Il vient aux sombres mers longuement s'abreuver :
La foudre en lui s'amasse et de son œil levé
Il en charge la nue épouvantable, il crible
D'éclairs le temple obscur, fracasse le rocher,
Brise les clairs ormeaux, les peupliers stériles
(L'impie est mort, l'impie en son germe est séché !)
Il lance la lumière et la fureur aux îles
Et puis sur son sein blanc croisant ses mains tranquilles
Soudain il rit aux mers, le radieux archer !

Florence, Mai 1897.

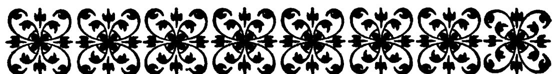


Table des Matières

Préface.. 9

LA SOUFFRANCE DES EAUX :

Chant d'un Matelot.. 19
Chant Héroïque.. 21
Les Alcyons.. 25
Chant de l'Homme de Vigie.. 29
Chant d'Amour.. 31
Le Vaisseau.. 33

LE PREMIER LIVRE DES SONNETS :

Invocation.. 39
Au Tombeau de Virgile.. 41
Le Massacre des Mers et les Vendanges Matinales.. 43
Nouvelle Statue de Minerve.. 45
Averse de Mai.. 47
Lançon.. 49

Temple à la Splendeur 51
Les Oliviers 53
La Cigale 55
Chant d'Ivresse 57
Hymne sur le Luth 59
Les Muses de l'étoile de Vénus descendent, etc. 61
Azur 63
Chant en l'honneur des Lilas nouveaux 65
Chant Nuptial 67
A Eugénie 69
Vase Antique 71
Lévriers de Sparte 73
Sacrifice au Printemps 75
Envoi du premier Livre des Sonnets 77

LES ELÉGIES :

Elégie I 81
Elégie II 83
Elégie III 85

LES POÈMES :

Chant pour l'Amante 89
Chant pour Prométhée 93
Chant d'Amour d'un Brigand Latin 95
Prière à Vénus 97
Chant d'Allégresse à la Louange d'Apollon 99

LE 5 DÉCEMBRE 1898 JOSEPH ROYER, IMPRIMEUR A ANNONAY, POUR LA BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE, A ACHEVÉ L'IMPRESSION DE

LA SOUFFRANCE DES EAUX

(première partie)

SUIVIE DU PREMIER LIVRE DES SONNETS, DE TROIS ÉLÉGIES ET DE CINQ POÈMES.

